The Italian Ascent of the Matterhorn. Extracted from the *Feuille d'Aoste* for October 1865.

Le goût pour les courses et les ascensions ne date pas de bien longtemps dans mon pays; aussi entourés de montagnes magnifiques nous les ignorions, et les chasseurs seuls de chamois connaissaient les cols, et les touristes étaient regardés, à leur passage, comme des merveilles. Le Mont-Cervin, cette montagne si fière et si belle, que nous pouvions voir tous les jours, le Mont-Cervin devant lequel les étrangers s'arrêtaient frappés d'admiration, le Mont-Cervin ne nous frappait pas. Il était tellement ignoré que je me rappelle avoir entendu dire à plusieurs que ce que nous appelons le *Col du Lion*, entre la Tête du Lion et la pyramide du Mont-Cervin, était le passage d'Hérens, que là-derrière était Heréns, et autre chose de ce genre. Pendant l'été de l'an 1857, alors que déjà les touristes, les Anglais surtout, traversaient Valtornanche en beaucoup plus grand nombre qu'auparavant, quelqu'un parla de l'ascension du Mont-Cervin. J'étais alors dans mes vacances de séminariste; cette idée d'ascension, qui faisait sourire tout le monde de pitié, que l'on regardait comme une folie, cette idée me plut, ainsi qu'à Carrel Jean-Antoine et à Carrel Jean-Jacques. Sans oser préciser le but de notre excursion, nous partîmes un jour du chalet d'Avouil, avec une petite hache pour tailler les pas dans la glace, un morceau de pain noir dans nos poches, et un peu d'eau-de-vie. Grimpant par le *Cou du Monthabert*, nous arrivons sur la *Tête du Lion*. Hérens n'était que le Val Zmutt, le col un couloir impraticable et presque d'aplomb. Nous nous amusâmes quelques heures à rouler des pierres dans les abîmes qui nous environnaient, et, sans toucher même à la pyramide, nous redescendîmes par le chemin que l'on a suivi depuis pour monter.

Dès lors l'ascension du Mont-Cervin devint une idée fixe chez nous. Carrel avait son Mont-Cervin dans la tête; moi j'y pensais le jour, j'y rêvais la nuit, pour moi c'était un cauchemar. Chaque année comptait de nouvelles tentatives, chaque tentative marquait un nouvel échec, chaque échec était une nouvelle provocation. Les moyens matériels manquaient, et puis en lieu d'encouragement on ne rencontrait que moquerie. Je ne pus, pendant quelques années, prendre part aux tentatives, je ne pouvais disposer de mon temps. En 1862 MM. Tyndall et Whymper donnèrent plus que jamais vie à ce problême de l'ascension, et légitimèrent les tentatives aux yeux du peuple, puisqu'il y avait gain et *journée*. Tyndall donna son nom à

Digitized by Google

l'*épaule* et y planta un drapeau, comme pour marquer la limite du possible. Whymper risqua sa vie et ne perdit pas courage; ses tentatives audacieuses et constantes lui valurent le succès; il l'avait bien gagné.

Enfin, en 1865, j'obtins tout le mois de juillet pour mes vacances, aussitôt je partis pour Valtornanche. En arrivant, je parlai aux Carrel pour organiser une tentative d'ascension; en attendant j'allai saluer mon père, de résidence au col St.-Théodule. Quand je redescendis du col, les Carrel venaient de s'engager à Whymper pour l'ascension du Cervin, le 9 et le 10 juillet, en cas de beau temps. L'essai devait se faire sur le versant suisse. Le jour précédent, 8 juillet, arrive de Turin M. l'ingénieur Giordano, auquel le bersalier Carrel était engagé depuis un an. Grand embarras pour Carrel. Giordano n'aurait jamais voulu que Carrel eût manqué à son engagement avec Whymper. Carrel ne voulait et ne pouvait pas quitter Giordano; pourtant il était lié; le temps trancha la question—il fut mauvais.

Giordano était venu à Valtornanche pour diriger une exploration raisonnable et définitive du Mont-Cervin, dont il avait l'intention de faire l'ascension et l'étude, afin qu'on eût pu ou confirmer à ce pic fameux son épithète d'*inaccessible*, ou la lui faire perdre tout de bon. Jusque-là on n'en était encore qu'à des probabilités égales pour la possibilité et l'impossibilité. Aussi l'ingénieur s'était-il muni de tout l'attirail nécessaire pour le résultat qu'il se proposait, cordes, fers, crampons, tentes, etc. Aussitôt une expédition, une caravane de guides s'organise sous les ordres du bersalier Carrel, pour étudier le chemin et faire à l'ingénieur le rapport de la route. Deux hommes transporteraient, chaque jour, depuis les chalets jusqu'à la tente, les provisions nécessaires; la tente s'établirait le long de la pyramide, le plus haut possible; quatre guides, le bersalier en tête, étudieraient la route. Comme les guides étaient les mêmes qui avaient fait avec moi les tentatives précédentes et qui devaient faire celle de cette année de ma compagnie, je me présentai à M. Giordano qui m'accepta gracieusement et voulut me retenir de sa compagnie, jusqu'à la réponse des explorateurs. La comitive se met en marche le 11 au matin, pleine d'entrain et de courage: tout laissait espérer le succès. Pendant ce temps, M. Giordano fit avec moi l'ascension du *Théodulhorn* soit *Pointe du Pileur* et de la *Motte de Piéte*, pour étudier le Mont-Cervin dans l'ensemble de sa majestueuse pyramide. Au moyen de lunettes d'approche nous cherchions les guides le long de l'arête du Mont-Cervin, quand le 14 dans l'après-midi, vers les deux heures, nous voyons des personnes sur la plus haute cime.

Digitized by Google

Quelle joie ! vite aux préparatifs, nous allons partir, nous allons planter le drapeau ! Le Mont-Cervin est vaincu, il nous est soumis, il est à nous !

Le 15 matin, tout était changé : les explorateurs étaient de retour tristes, abattus, confus, déconcertés, découragés. Ils n'étaient encore que sur l'*épaule*, à quelque distance en deçà du signal Tyndall, quand Whymper et sa bande les avaient appelés par leurs cris du sommet de la pyramide. Quelles ont dû être dans ce moment les impressions des guides de Valtornanche ? je vous le laisse à penser. Ils se seront regardés silencieux, puis auront baissé les yeux et auront pris taciturnes le chemin du retour. Avaient-ils peut-être trop parlé et trop chanté jusque-là ? . . .

M. Giordano ne leur fit aucun reproche, même il essaya de les relever de leur abattement ; il leur fit seulement remarquer qu'ils auraient dû au moins trancher la question de la possibilité de l'ascension par le versant italien. Cette question en était encore absolument au même point qu'avant le départ pour l'exploration. Le problême paraissait me pencher vers une solution négative. L'ingénieur dit aux guides : Jusqu'à présent j'ai travaillé pour l'honneur de faire l'ascension le premier, le sort m'a été contraire, j'ai été devancé—patience ! Maintenant, si je fais encore quelque sacrifice c'est pour vous, pour votre honneur, pour votre intérêt. Voulez-vous repartir pour décider la question ? qu'au moins l'on ne fasse plus d'illusion là-dessus. Les réponses furent incohérentes, embarrassées, irréfléchies, décourageantes. M. Whymper avait dit en quittant l'hôtel du Giomein à son départ pour la Suisse : Vous ne ferez jamais rien avec les guides de Valtornanche ; ils ne travaillent pas pour l'honneur, ils ne cherchent que la *journée*. Ce qui d'abord ne me parassait qu'une boutade de dépit, pouvait paraître alors une vérité. M. Giordano faisait pour mon pays des offres qui jamais plus n'auraient été faites. Mon pays était offensé dans son honneur, il allait perdre une fortune, je souffrais.

Eh bien donc ! vous renoncez au Mont-Cervin, vous ne voulez plus repartir, j'y irai moi, qui veut me suivre ? Carrel le bersalier—Pour moi je n'y ai pas renoncé, si vous, vous y allez, ou si les autres veulent revenir, je repars tout de suite. —Allons donc, nous voilà déjà deux, et les autres ?—Moi non ! —Moi non plus.—On me donnerait mille francs, je n'y retourne pas.—Alors nous ne serons qu'à deux ; mais nous irons. La partie se remonta ainsi, c'était le 15 vers midi. Le reste de la journée fut pour les préparatifs du départ fixé au lendemain matin 16 juillet. Le soir nous avions deux nouveaux compagnons, Bic Jean-Baptiste dit *Bardolet* et Meynet Jean-

Digitized by Google

Augustin, domestiques tous les deux chez M. Favre, le maître d'hôtel du Giomein.

M. Giordano voulait nous accompagner ; l'incertitude de la route, les difficultés qui pouvaient se rencontrer dans la partie non explorée encore et devant laquelle on avait toujours reculé, l'inconstance du temps nous forcèrent à le refuser. Carrel déclara nettement qu'il ne se sentait pas d'y conduire pour lors un touriste.

Je posai une condition à l'expédition. L'ingénieur, quoique privé du plaisir de faire l'ascension lui-même, nous fournissait tout le nécessaire. Il fallait donc qu'il n'y eût aucun de nous à *journée* et à *gage* ; nous allions volontaires pour l'honneur et la vengeance du pays ; c'était une expédition de vengeance nationale, je demandai même que les provisions ne fussent transportées que le premier jour pour n'avoir plus à dépendre d'aucun jusqu'au retour, pour n'avoir même aucune distraction de nouvelles ; il fallait passer la mer et brûler le vaisseau. Mes conditions furent acceptées. Je revins passer la nuit à Avouil avec mes compagnons pour terminer les préparatifs.

Le 16 juillet à 4 heures du matin nous sommes sur pied. Après une halte à la chapelle du Breil, chacun s'équipe, s'affuble et s'arme à sa façon. Pour mon compte, j'endosse le costume de chasseur, j'introduis la partie inférieure des pantalons dans les bas pour avoir la marche plus libre, je prends mon cher bâton ferré, et à 6 heures et demie nous nous mettons en route pour l'ascension.

Un mulet conduisit nos provisions jusqu'au-dessus du mont de l'*Eura* (vent) au pied de la *Tête du Lion*, à deux heures de distance du Giomein. Après un très-frugal déjeuner, nous nous distribuâmes les provisions que nous devions dès lors porter nous-mêmes. Pour ma part, j'eus les cordes. Carrel avait son havresac militaire, les quatre autres (nous avions deux porteurs jusqu'à l'endroit où l'on aurait placé la tente) chargèrent le reste des provisions dans des sacs qu'ils arrangèrent de manière à pouvoir les porter sur le dos, pour n'être pas gênés dans la marche et pour avoir les mains libres lorsqu'il aurait fallu s'accrocher aux rochers. Cette manière de porter les sacs nous amusa beaucoup par l'allure pittoresque qu'elle donnait à la caravane.

Nous commençâmes à gravir le *Lion* vers les 9 heures ; à 10 nous étions au sommet du couloir Whymper, où la neige, qui tombait à gros flocons, nous avait arrêté l'an dernier. Nous y avions déposé un peu de foin sauvage dans une fente du rocher ; Bic en remplit sa blouse et ajouta cela à sa charge. Les couloirs qu'il faut traverser le long du *Lion* sont souvent bien dan-

Digitized by Google

gereux quand il y a beaucoup de neige; je n'aime pas ces traversées sur des abîmes, j'aime mieux grimper. Cette année ils étaient faciles, la neige avait disparu et l'on n'avait qu'à faire un peu attention pour placer le pied d'une manière solide; cependant nous crûmes plus prudent de nous attacher avec une longue corde à quelques mètres de distance les uns des autres, et je fus déchargé d'autant.

Enfin nous traversons le *Col du Lion* et nous touchons à la pyramide du Mont-Cervin. Ce Mont-Cervin était donc là devant moi, nous allions l'attaquer par un dernier et suprême effort; j'étais impressionné, et mes compagnons comme moi; mon cœur battait fort; je ne savais analyser mes impressions; j'avais des palpitations, j'aurais voulu pouvoir l'embrasser, ce Mont-Cervin!...

Le premier trajet, le long de la pyramide du Mont-Cervin, est assez aisé; on grimpe pendant une demi-heure sur de ces pierres désagrégées et mouvantes que l'on rencontre sur toutes les montagnes. Nous suivions l'arête; on esquive ainsi les dangers des pierres qui roulent toujours dans les couloirs; mais, au bout de ce trajet, on doit passer dans une fente du rocher de la longueur de trois à quatre mètres; on y grimpe comme des ramoneurs s'aidant des coudes, des genoux, des pieds et des mains; aussi avons-nous nommé cet endroit *lo ciarfiou* (cheminée).

A une heure après midi, nous arrivions à l'endroit où, dans la précédente expédition, on avait placé la tente: comme il était encore si bonne heure et que nous étions dévorés du désir d'atteindre le sommet du pic, nous voulions aller placer la tente plus haut, à ce qu'on appelle la *Cravate* ou le *Collier de la Vierge*; Carrel ne crut pas devoir le faire; il connaissait mieux que nous la montagne, c'était la place la plus belle et la plus commode; en tout cas, le lendemain nous aurions pris chacun notre couverture, si jamais nous aurions dû dormir plus loin et ne pouvoir nous retirer de jour jusqu'à cette tente de prédilection.

Chacun dépose sa charge; nous nous détachons de la corde et nous voilà à l'œuvre pour dresser la tente; dans un moment elle est fixée... Et dîner? Le cuisinier est-il prêt?... Et boire?... Va prendre à boire... du bon....

Nous nous attachons de nouveau à la corde et nous nous échelonnons le long du roc pour aller recevoir dans un vase en fer blanc un petit filet d'eau, produit de la fonte des neiges. Cette eau qui coule ainsi le long du roc n'est guère bonne, elle est fade, insipide, elle sent *le roc*, il faut la corriger ou en y mêlant du vin, ou en la sucrant, ou bien au moyen du jus de citron.

Digitized by Google

Après le repas, nos deux porteurs repartent pour la descente et nous nous mettons à regarder le roc au-dessus de nous ; c'est une énorme tour presque perpendiculaire, deçà et delà le vide, l'abîme.

Mais, par où passerons-nous demain ? demande Bic. — C'est clair, puisque nous devons monter. — En haut par ce roc. — Il faut donc être singe ou écureuil. — Nous essayerons.

Le reste de la journée se passa à examiner l'immense panorama qui se déroulait sous nos yeux ; c'était une suite de montagnes, de glaciers, de pics, de rochers qui ne se séparaient les uns des autres que par quelque chose de vaporeux, d'indécis que nous ne pouvions distinguer.

Le soir, quoique couchés sur la roche à une telle hauteur, nous ne souffrîmes nullement du froid ; notre tente était très-petite, et nous ne pûmes y tenir à quatre qu'en nous mettant deux par côté. Le thermomètre dans la tente marquait + 6°, à l'air libre — 1·5°. Quand le temps est beau, les soirées sont magnifiques sur le Mont-Cervin : on voit les ténèbres monter par degrés et noyer les vallées, puis, quand paraît la lune, vous revoyez confusément ces mêmes vallées, mais à une telle profondeur . . . si loin de vous ; . . . vous ne pouvez comprendre comment vous êtes si haut. . . .

Le 17 au matin, après avoir fait fondre quelques morceaux de glace au moyen de notre lampe à alcohol, nous prîmes le café, puis, sur la porte de la tente, nous nous rattachâmes à la corde, ne prenant que le strict nécessaire des provisions, et nous voilà en marche. La journée était belle. Le premier trajet, l'escalade de la tour, était difficile : l'eau qui coulait au soleil, le long du roc, s'était congelée pendant la nuit ; nous ne savions comment nous accrocher, les genoux mêmes étaient menacés de glisser, les doigts se raidissaient au froid ; et le soleil paraissait vouloir attendre qu'il fît un peu plus chaud pour sortir ; nous ne remuions qu'un seul à la fois, les autres, là fermes, accrochaient la corde à quelque pointe des rochers pour prévenir des accidents. Nous suivîmes ce système le reste de la journée : il a cet avantage que celui qui marche a trois surveillants intéressés à ce qu'il pose bien les pieds, qu'il accroche les mains à des pierres solides ; ensuite si quelqu'un vient à manquer, une seule inattention est irréparable, les autres qui ne pourraient soutenir le choc, même étant bien placés, n'ont alors qu'à faire contre-poids ; ce qui est vite fait dans les endroits les plus dangereux, sur les précipices sans fond, comme ceux qui nous entouraient.

Après l'escalade de la *Tour*, on quitte l'arête pour revenir du côté de Valtornanche par un mauvais couloir très-dan-

Digitized by Google

gereux ; c'est un *entonnoir* ; de là on traverse un petit plateau de neige très-dure, puis, au bout de quelques minutes, on arrive à la *corde.* Tyndall, dans son essai d'ascension, avait laissé là une corde ; les quatre explorateurs de Valtornanche l'avaient retrouvée en bon état, quoiqu'elle fût devenue toute blanche ; cependant, n'osant s'y fier entièrement, ils l'avaient remplacée par un câble plus fort ; en redescendant, ils n'avaient laissé qu'une ficelle. Nous dûmes donc commencer par faire passer une corde plus mince, puis le câble double ; cela fait, nous nous attachâmes un à la fois à une extrémité du câble et tirant à soi l'autre bout, nous gravîmes ainsi plus de vingt mètres perpendiculaires ; au sommet de la *corde* est une fenêtre où l'air est toujours très-violent, puis, à côté, la *Crête du coq* ; de là à la pyramide de l'*épaule* le trajet est très-facile ; on se retrouve sur l'arête.

A 9 heures, nous étions à la *pyramide* de l'*épaule* ; de là le trajet au signal Tyndall est assez difficile pour un qui ne serait pas sûr de sa tête ; on marche horizontalement sur une lame avec les abîmes de côté et d'autre, et l'on est obligé d'y plonger le regard à tout moment.

A 10 heures, nous avions dépassé le signal Tyndall, nous avions pris son bâton pour y attacher notre drapeau, et nous nous reposions un instant sur un roc tout à côté du col de séparation entre l'*épaule* et la *tête.* Nous allions entrer en pays inconnu, aucun n'étant jamais allé aussi loin.

Il me paraissait naturel de continuer, autant que possible, notre ascension par l'arête ; mais Carrel fut frappé de quelques couches de rocher plus rousses que le reste ; il crut devoir s'engager par ce chemin, pour aller sur le versant suisse. Après avoir quitté sur le roc du goûter toutes nos provisions, excepté deux longues cordes, celle à laquelle nous étions attachés et une autre pour des circonstances imprévues, nous nous remîmes en marche. Le passage du *Col de l'épaule* est très-difficile ; il faut le traverser en passant d'un roc à l'autre, à plus d'un mètre de hauteur, et former là un pont sur l'abîme ; puis le roc n'est pas toujours bien solide. Nous rampions couchés sur la roche vive et nous étions déjà à peu près à la moitié de la face du Cervin qui regarde le Val de Zmutt, quand des glaçons et des rocs détachés de la sommité vinrent nous effrayer ; ensuite nous ne voyions pas d'issue ; nous nous remîmes donc à gravir par un roc presque perpendiculaire ; c'est dans ce trajet que nous sacrifiâmes le plus de temps et de peine. Enfin nous parvînmes au pied de la dernière tête qui surplombe un peu et où nous voyions les glaçons passer sur nos têtes sans pouvoir nous atteindre, et aller se briser sur la partie du rocher que nous

Digitized by Google

venions de gravir. Quoique cet endroit ne soit pas plus large de deux mètres et qu'il présente une inclinaison de 75 pour 100 au moins, nous l'appelâmes de tous les noms favorables : le corridor, la galerie, le chemin de fer, etc. . . . Accrochant les mains au roc supérieur, nous nous glissâmes le long de cette galerie. *No sen fer*, crie Carrel en tête de la bande. — Tant mieux, répond Meynet à la queue ; il avait compris *fouer* (hors de danger, arrivés au but). Un couloir, large de quelques mètres et inaperçu jusque-là, nous séparait de l'arête où nous voyions le chemin facile et sans danger. En examinant bien la position, nous voyons qu'à sept ou huit mètres plus bas on pouvait passer sur l'arête et atteindre le but. — Pendons-nous. — Oui, mais où ? nous n'avons pas seulement le temps d'attacher une boucle en fer au roc ; nous ne sortirons pas d'ici de jour et pourtant il n'y a plus que quelques pas ! il n'y a plus que ce seul obstacle !— Conseil tenu, j'étais le plus pesant et le plus fort ; on m'aurait chargé d'or, je n'aurais pu me résigner ; il s'agissait d'un sacrifice, je le fis. Plantant mes talons sur l'abîme, le dos appuyé à la roche, les bras serrés sur la poitrine, je suspends deux de mes compagnons, l'un après l'autre, le troisième veut rester avec moi ; j'étais heureux. . . .

Quelques minutes après, mes deux compagnons étaient hors de danger, sur un chemin facile, ils galoppaient ; mon sacrifice me pesait ; à califourchon sur l'arête, je les regardais, je les encourageais, et des talons je piquais le Mont-Cervin, comme pour le faire marcher, pour lui faire sentir qu'il était dompté : ' Animal, tu y es.' Je m'ingéniais à trouver un moyen de me pendre dans ce couloir et de le rendre praticable aux touristes, quand les autres me rejoignirent ; je les remontai par la corde ; ils me serrèrent la main, et après deux mots de félicitation, je repris ma place à la corde et nous nous remîmes en marche.

Suivant notre *corridor*, nous revînmes jusque sur l'arête d'où l'on voit Valtornanche et où déjà nous aurions dû passer en montant ; de là à l'*épaule*, ce ne fut qu'un moment ; il n'y avait pas de danger par là. Après avoir repris nos provisions sur le roc (nous n'eûmes pas le temps de manger, c'était trop tard), nous étions sur l'*épaule*, quand nous remarquâmes un phénomène qui nous fit plaisir ; le nuage était très-dense du côté de Valtornanche, c'était serein en Suisse ; nous nous vîmes au milieu d'un cercle aux couleurs de l'arc-en-ciel ; ce mirage nous formait à tous une couronne au milieu de laquelle nous voyions notre ombre. Nous laissâmes la corde à sa place pour les futures ascensions ; à nuit tombante, nous étions à l'*entonnoir* ; nous nous pendîmes à la *tour* de nuit, et, à 9 heures du soir, nous rentrions dans notre tente. Ne pouvant recueillir de gouttes

Digitized by Google

d'eau, nous fîmes fondre un morceau de glace que nous mêlâmes avec le reste de notre vin; nous soupâmes de très-bon appétit, et tous nos devoirs remplis, à minuit nous nous couchâmes.

Le sommeil est bon après une telle journée, je m'endormis profondément. Le matin, j'avais froid à la tête et j'y sentais un poids glacé; je dis à Carrel: Mais, qu'est-ce que tu m'as donc mis sur la tête? Rien. Je touchais: il y avait un pied de grêle. La tempête était survenue pendant la nuit; notre tente était presque couverte; toute la montagne était blanche et le temps n'était pas encore au beau.

Nous perdîmes deux heures à faire fondre de la grêle pour notre déjeuner. Je ne croyais pas que la grêle fût si difficile à fondre et qu'elle rendît si peu d'eau. Après un méchant déjeuner, nous quittâmes toutes les provisions sous la tente, en ayant soin de la bien fermer et nous rattachant à la corde, nous nous mîmes en marche. Sans Carrel, qui connaissait cette partie de la montagne par cœur, je crois que nous n'aurions pu descendre pour lors; nous ne voyions ni où placer les pieds, ni où accrocher les mains, et puis tout était glacé.

Du fond du *Lion*, nous vîmes flotter un drapeau sur le Giomein, puis deux . . . puis trois. La fatigue s'évanouit, nous étions hors de danger et l'on nous avait vus. Nous éprouvâmes tous un saisissement de plaisir en remettant le pied sur le gazon; nous retrouvâmes la parole; nous n'avions presque dit mot en tout le temps, excepté: courage . . . prudence . . . précaution . . . attention. J'avouais à mes compagnons que je n'avais osé de tout le temps m'arrêter à la pensée si je serais redescendu. Leurs impressions avaient été les mêmes.

On vint à notre rencontre, notre arrivée fut un triomphe. A midi (18 juillet) nous rentrions au Giomein. Alors seulement nous apprîmes le malheur arrivé aux Anglais qui nous avaient précédés.

L'ascension du Mont-Cervin sera toujours une grande entreprise; mais, avec quelques préparatifs, quelques travaux, on peut la rendre possible à ceux qui ont l'instinct et l'habitude des montagnes. Dans plusieurs endroits, il faudrait planter des boucles de fer dans le roc et y passer une corde à laquelle on se tiendrait pour sûreté. J'apprends avec plaisir que le *Club alpin* de Turin prend au sérieux la proposition de M. le chan° Carrel, de creuser une caverne dans la roche vive, à l'endroit nommé la *Cravate* ou le *Collier de la Vierge*. En présentant un abri sûr et la possibilité de séjourner par le mauvais temps, cette cabane rend l'ascension non plus seulement possible, mais je dirais presque facile. ABBÉ GORRET AMÉ.

Digitized by Google